

Catherine Gaillard-Sarron

# DÉLIT DE FUIITE

Roman



Catherine Gaillard-Sarron

Délit de fuite

© Catherine Gaillard-Sarron, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1087-0

librinova 

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Il se passera encore du temps avant que la justice des hommes ait fait  
sa jonction avec la justice.*

Victor Hugo

*Certains hommes, législateurs, juges, philosophes, honnêtes gens,  
disent : nous marchons dans la justice.*

— *Oui, comme les voleurs dans le grand chemin.*

Victor Hugo

## **Mardi 13 novembre 2001**

### **Chapitre I**

*21 heures*

Anny marche d'un pas pressé. Il est près de 21 heures. En vue du boucllement de fin d'année elle a passé toute la journée à réviser les comptes de son patron. Elle est exténuée. Dehors il fait froid et la nuit est tombée depuis longtemps. Novembre est vraiment la période de l'année qu'elle apprécie le moins. Anny relève le col de son manteau pour se protéger de la pluie : une brouillasse mêlée de neige qui descend sans discontinuer depuis le matin et la glace jusqu'aux os. Dans de tels moments, elle regrette presque d'avoir remisé sa voiture. Elle habite à quelques rues de là et, par commodité, renonce à l'utiliser la semaine. Habituellement, cela ne la dérange pas de faire le chemin à pied ; tout en évitant la galère quotidienne du parcage cela lui permet même de garder la ligne. Mais ce soir, après la journée particulièrement pénible et harassante qu'elle vient de vivre, Anny se sent abattue et la distance à parcourir sous la pluie et dans le froid la rebute au plus haut point. La rue est déserte, à l'exception d'une passante qui marche devant elle d'un pas aussi rapide que le sien, un sac à la main. Les réverbères projettent leur lumière blafarde sur la route détrempée et le quartier lui paraît lugubre sous cette clarté artificielle. Anny frissonne, la faim sans doute. Il lui tarde d'arriver chez elle et de se reposer enfin. Elle se voit déjà dans un bon bain chaud aux senteurs de lavande lorsqu'une voiture démarre en trombe derrière elle.

Plusieurs mètres devant elle, la passante s'engage sur le passage pour piétons. Anny entend nettement le véhicule accélérer dans son dos. Puis elle aperçoit le bolide la dépasser à toute allure et se diriger délibérément sur la femme qui, alertée par le bruit, se retourne d'un bloc en hurlant.

Tout se déroule alors terriblement vite. Sidérée, Anny voit l'automobile foncer sur la femme, capte l'éclair de son regard étonné et horrifié quand la voiture la fauche de plein fouet. En écho au bruit obscène

des chairs heurtant la tôle se superpose le cri interminable de la malheureuse qui se répercute dans la nuit et lui vrille les tympan. Comme au ralenti, elle entrevoit, désarticulé par la violence du choc, le corps s'élever au-dessus du véhicule et tournoyer dans les airs. Puis elle perçoit le son sourd et mat lorsque ce dernier retombe lourdement s'écraser sur la chaussée mouillée ; un bruit horrible d'éclatement et de gargouillement.

Feux éteints, la voiture disparaît au bout de la rue.

Anny met un moment pour comprendre que les cris perçants qui déchirent toujours la nuit viennent de sa propre gorge et non plus de celle de la femme allongée au milieu de la route. Elle tremble de tous ses membres et son cœur cogne dans sa poitrine. Elle s'arrête de crier. À part elle, il n'y a personne sur les lieux de l'accident. Hormis le bruit ténu d'un tube de rouge à lèvres qui roule encore sur l'asphalte et vient buter contre son soulier, un silence de mort plane maintenant dans la rue.

Tout semble suspendu, figé !

Alors, comme galvanisée par ce minuscule contact, rappel d'une intimité percutée de sang-froid et éventrée, à présent, sur le bitume miroitant, Anny se remet soudain à hurler et à appeler hystériquement au secours.

Un peu plus loin, dans la rue, une fenêtre s'ouvre et un homme en maillot de corps se penche en avant :

— C'est quoi tout ce raffut ? lance-t-il d'une voix éraillée.

— Oh, mon Dieu ! Je vous en supplie, implore Anny, appelez tout de suite la police ! Une femme vient d'être écrasée sous mes yeux. C'est un meurtre, je vous dis ! Dépêchez-vous, je ne sais pas si elle vit encore. Faites vite, je vous en conjure !

Autour d'elle, surgis de nulle part, des badauds s'attroupent sur le lieu du drame. Le cœur toujours battant et les jambes flageolantes, Anny se rapproche lentement. La passante si pressée, si vivante, tout à l'heure, ne bouge plus. Étendue sur le dos, les yeux fermés, elle est inconsciente. La

pluie mêlée de neige tombe doucement et les flocons mouillés fondent aussitôt sur son corps disloqué. Elle paraît si jeune, si fragile. Son beau visage est crayeux et du sang s'échappe d'une large blessure à la tête ; tout ce sang qui ruisselle, rouge le long de ses joues blêmes, imbibe ses longs cheveux blonds et s'écoule dans le caniveau...

Anny a soudain un haut-le-cœur et se retourne vivement pour vomir. Épuisée par sa journée de travail, cet horrible spectacle est plus qu'elle ne peut en supporter. Elle se sent mal tout à coup. Bouleversée, terriblement affectée par cet accident dont elle est le témoin principal, elle craque brusquement et se met à sangloter sans parvenir à se retenir.

Plusieurs personnes l'entourent alors et tentent de la consoler. Une femme lui tend un mouchoir en papier.

— Allons, ça va aller madame, courage ! lui dit un quidam compatissant en posant une main protectrice sur son épaule et en l'abritant de son parapluie. La police a été avertie. Elle va arriver d'un instant à l'autre.

En effet, moins de cinq minutes plus tard, l'ambulance, sirène hurlante, surgit au coin de l'avenue des Terriers, suivie d'une voiture de police qui s'arrête dans un crissement de pneus. Dans la rue, à présent balayée par les éclairs intermittents et bleutés des gyrophares, les policiers repoussent les curieux et les ambulanciers s'affairent. Ces derniers, l'air grave, ont enveloppé la malheureuse dans une couverture de survie et la déposent avec précaution sur un brancard. Devant le spectacle tragique de cette jeune femme fauchée en pleine rue, les badauds, muets d'horreur, contemplent, fascinés, le sang de la vie se mêler à la pluie et disparaître en filets sombres dans les égouts.

Un agent de police photographie la scène de l'accident. Plus loin, un autre, muni d'une puissante lampe torche, balaie la route d'un faisceau lumineux et ramasse divers objets éparpillés. Le sac à main de la victime s'est ouvert lors de l'accident et son contenu s'est dispersé sur plusieurs mètres. Pendant que l'un des hommes communique par radio des informations au commissariat, les brancardiers chargent la victime, toujours

inconsciente, dans l'ambulance.

Un policier s'approche d'Anny.

— Madame, dit-il avec douceur, voici monsieur Helpy qui nous a appelés à l'aide.

Il désigne l'homme qu'elle a vu à la fenêtre. Il a les mains dans les poches et l'air fatigué.

— B'soir m'dame !

— Bonsoir monsieur. Excusez-moi de vous avoir dérangé et merci d'avoir averti la police, dit Anny, qui se remet de ses émotions.

En guise d'assentiment, l'homme opine du chef et demande d'une voix lasse au policier :

— Est-ce que je peux rentrer chez moi, maintenant ?

— Oui, monsieur Helpy. Merci pour votre collaboration. On vous contactera en cas de besoin.

Alors que l'homme s'en retourne d'un pas traînant, le policier reprend à l'adresse d'Anny :

— Selon les déclarations de monsieur Helpy et des autres personnes interrogées sur place, vous êtes, apparemment, l'unique témoin de cet accident. Nous aimerions vous poser quelques questions. Pouvez-vous nous accompagner au commissariat pour y faire votre déposition ? Il semble que vous ayez parlé d'un meurtre.

Anny se mouche bruyamment avec le kleenex qu'elle tient toujours dans sa main et lève ses yeux rougis vers le policier.

— Oui ! Ce n'était pas un accident, dit-elle d'une voix ferme malgré son émotion. Le chauffard l'attendait et... il a... il a... délibérément foncé sur cette pauvre femme. Il a même failli m'écraser, moi aussi. C'est un meurtre ! Pas un accident, reprend-elle avec conviction en regardant le policier droit dans les yeux. J'en suis sûre ! Je l'ai vu ! Il n'y a aucun doute

possible ! Ce salaud savait ce qu'il faisait. Il voulait vraiment la tuer !

En disant cela, toute la scène reflue dans son esprit et Anny cligne des paupières, comme pour chasser la rémanence des terribles images encore imprimées sur ses rétines.

À cet instant, feux tournants et sirène enclenchés, l'ambulance passe devant eux en lacérant la nuit.

— Mon Dieu, cette pauvre petite, gémit Anny Belmont. Va-t-elle s'en sortir ?

— Je ne peux pas vous répondre, dit le policier d'un ton impénétrable, mais le pronostic vital est engagé.

À ces mots, Anny est soudain prise de tremblements.

— Venez, madame, dit le policier en constatant qu'elle tremble comme une feuille. Montez dans la voiture. Nous parlerons de tout cela au poste, au chaud et devant un bon café. Vous avez l'air d'en avoir bien besoin.

Anny monte dans le véhicule de police sans se faire prier. L'intérieur sent le chien mouillé. Elle réprime une nausée. Dans le chuintement des essuie-glaces qui balaient le pare-brise, la voiture démarre. Sur la chaussée humide, seuls les contours d'un corps tracés à la craie rappellent le drame qui vient de se dérouler.

## Mercredi 14 novembre

### Chapitre II

7 h 30

Assis à son bureau où s'entassent des piles de documents en attente, le commissaire Henry Baud compulse le dossier que l'on vient de lui remettre. Agnès Denver étant décédée dans l'ambulance durant son trajet à l'hôpital, une enquête judiciaire a été ouverte et c'est lui qui a été chargé de l'affaire. Grand, imposant, la cinquantaine robuste et légèrement grisonnante, Henry Baud est un vieux de la vieille qui ne s'en laisse pas compter. Entré à la police judiciaire à l'âge de 26 ans, il a perfectionné son expérience dans divers commissariats de Romandie et totalise, à ce jour, le même nombre d'années de service à son actif. Après avoir patiemment gravi les échelons, il est aujourd'hui commissaire et travaille depuis cinq ans à la brigade criminelle d'une agglomération de l'Arc lémanique.

Discret, intègre, doué d'une autorité naturelle et passionné par son métier, Henry Baud est un homme fiable, responsable et profondément humain. En dépit d'une allure nonchalante, il se dégage de sa personne une impression de force et de solidité qui intimide autant qu'elle charme. Son visage, aux traits réguliers, affiche un air tranquille, mais trompeur ; cette apparente bonhomie étant démentie par un regard bleu acier si aigu et pénétrant qu'il vous dissèque aussi vite et bien que le scalpel du légiste. Empathique et doté d'une intelligence vive, il est également déterminé et sa volonté peut être inflexible. Réputé pour sa patience – il excelle dans la réalisation de puzzles de dix mille pièces – il est également opiniâtre et pugnace. Ses collègues de la brigade ont d'ailleurs fini par le surnommer commissaire *Dix mille pièces*. Henry ne lâche jamais une enquête et sa redoutable perspicacité, alliée à sa remarquable persévérance, lui ont, jusqu'à présent, permis de les résoudre presque toutes, même les plus insolites ! C'est donc à lui, tout naturellement, que Rapon, son supérieur hiérarchique, a confié cet étrange dossier.